Zeitschrift: Zürcher Illustrierte
Band: 13 (1937)
Heft: 33

Artikel: Vorgestern, gestern, heute : 28. Der chinesische Kuchen
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-751898

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Der chinesische Kuchen

Wieder einmal gehen im Fernen Osten Dinge vor, die unsere wache Aufmerksamkeit beanspruchen. Bedenken wir, wie vielfältig die Fäden der Weltpolitik ineinander versponnen sind, dann wird uns auch klar, in welchem Maße Europa von kriegerischen Verwicklungen im Orient mitbetroffen werden kann. Der vorliegende Bildartikel beschäftigt sich mit Begebenheiten in China, die der jüngern Geschichte angehören und an die heute wiederzuerinnern das Verständnis für die fernöstlichen Geschehnisse der Gegenwart erleichtern mag.

28 Aus der Artikelreihe: «Vorgestern, Gestern, Heute»

«Wenn wir ganz ehrlich sein wollen, so ist es Geldgier, die uns bewogen hat, den großen chinesischen Kuchen anzuschneiden.»
Helmuth von Moltke.

In der viertausend Jahre alten Geschichte Chinas kamen und vergingen zahlreiche Dynastien, und der Wechsel in den Herrscherhäusern ging stets unter blutigen Kämpfen vor sich. Diese Kämpfe beschränkten sich aber auf die sehr dünnen obersten Schichten. Die breiten Massen des chinesischen Volkes blieben von den dynastischen Umwälzungen unberührt.

Vor mehr als viertausend Jahren herrschte der König Fu-Schi, der nach der — allerdings historisch nicht belegten — Ueberlieferung das bis dahin herrschende Matriarchat abschaffte und das Patriarchat einführte, das sich in China während vieler Jahrtausende in seiner ursprünglichen Form erhielt. Das chinesische Volk bestand noch vor hundert Jahren aus vielen Millionen von Familien, die wie föderierte autonome Gemeinden zusammenhielten. Es gab keine chinesische Nation, und innerhalb der Familie gab es keinen Individualismus, denn ihre Interessen bedeuteten die höchsten moralischen Werte. Der Ahnenkult war der religiöse Ausdruck dieser sozialen Ordnung, und der Nepotismus, der in China keine Schande, sondern eine Tugend ist, war eine ihrer interessantesten Erscheinungen.

Auf dem festen Boden dieser althergebrachten Einrichtungen entwickelte sich ein friedlich gesinntes Volk. Die chinesische Rasse vermochte die blindwütigen religiösen und geistigen Strömungen, die von Zeit zu Zeit von Indien und den mohammedanischen Ländern hereinbrachen, in ruhige Bahnen zu leiten und Wertvolles davon in das eigene Geistesgut einzufügen.

Mit der Zentralgewalt stand dieses Volk nur in losen Beziehungen. Zwischen den Familienhäuptern und dem Kaisertum vermittelten die Mandarine.

Bis 1840 konnte dieses Volk auch die Unruhe, von der die europäischen Völker seit den Anfängen der industriellen Umwälzung erfaßt waren, von sich fernhalten. Für die Völker Europas hatten die Chinesen nur eine

(Fortsetzung auf Seite 1038)

Die letzte Kaiserin Chinas. Tsehsi, eigentlich Yehonola (1834—1908), aus vornehmer mandschurischer Familie. 1852 wurde sie Nebenfrau, 1855 Frau des Kaisers Hienfông. Nach dessen Tode wurde sie Regentin (1861—1873), ebenso nach dem Tode seines Nachfolgers (1875—1889) und zum drittenmal nach Kaiser Kuangsüs mißglücktem Staatsstreich von 1898. Da sie auch zu Lebzeiten der Kaiser das eigentliche Regiment führte, herrschte sie fast ein halbes Jahrhundert lang über China. Ihr Machthunger führte sie zu einem unerhörten Despotismus, den sie allerdings durch eine diplomatische Klugheit auszugleichen verstand. Auch durch eine Reihe von Liebesgeschichten machte sie, hierin ähnlich Katharina II. von Rußland, viel von sich sprechen.

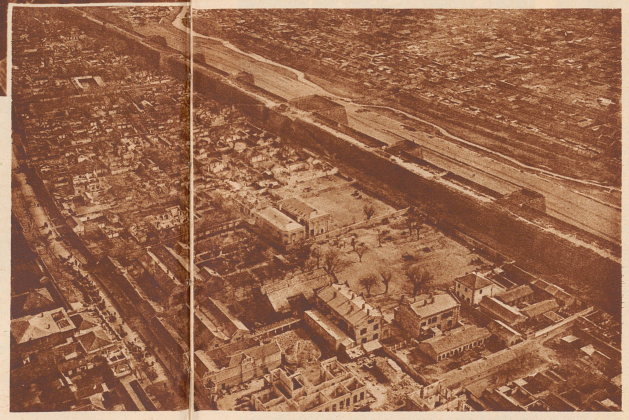
T'zou-Hsi, dernière Impératrice de Chine (1834—1908). Mariée à l'Empereur Hien-Fong en 1855, elle assura après sa mort et celle de ses deux successeurs par trois fois la Régence du Céleste Empire. Terrible despote, elle exerça le pouvoir avec autorité et une magnifique absence de scrupules.

Eine internationale Kommission vor dem kaiserlich-deutschen Postamt in Tientsin um die Zeit des Boxerkrieges. All die Länder, die Appetit auf den chinesischen Kuchen bekunden, sind hier vertreten: Deutschland, Frankreich, England, Rußland, Japan.

Les membres d'une commission internationale photographiés devant le bureau officiel des Postes allemandes à Tien Tsien. Comme on le voit, Russes, Allemands, Français, Japonais et Anglais ont l'air enchanté de la «cuisine chinoise».

Baron von Ketteler, der deutsche Gesandte in Peking, der am 20. Juni 1900 von den Chinesen ermordet wurde. Ketteler hatte die gefährliche Lage der Europäer rechtzeitig erkannt, seine Warnungen wurden jedoch überhört.

Le baron von Ketteler, ministre d'Allemagne à Pékin dont l'assassinat par les Boxers, le 20 juin 1900, détermina l'intervention armée des Alliés.



Blick auf das Bot. Mauer der Tartaren schafterviertel von Peking. Von oben links nach unten rechts läuft die stadt. Spuren der Kämpfe, die sich hier abspielten, sind noch deutlich sichtbar.

Le quartier des légations à Pékin. Le mur de la ville tartare traverse en diagonale cette photographie. Au premier plan, les ruines d'immeubles bombardés.

Französische Artillerie fährt durch ein chinesisches Dorf.
Batteries d'artillerie françaises traversant un village chinois.

La Chine: but des croisades impérialistes

Au moment où, une fois de plus, l'impérialisme japonais profite de chaque incident pour lancer ses régiments sur les territoires du Céleste Empire, il nous a paru intéressant de présenter à nos lecteurs, dans le cadre de notre série «Avant-hier, hier et aujourd'hui», ce court résumé historique de la Chine au XIXme siècle.

*

L'éblouissement du retour de Marco Polo dans la Sérénissime République de Venise marque le début de la découverte de l'Extrême-Orient.

Deux siècles plus tard, croyant arriver aux «Indes Orientales», Christophe Colomb découvre le continent que baptisera Vespuce. Peu après, en 1514, les Portugais débarquent à Macao et obtiennent le droit d'y faire commerce. Puis vient le XVIIIe siècle. Par les marchés de l'Inde, les bronzes fabuleux, les assiettes des services «vert» ou «rose», les bouddhas d'or, les pierres de couleurs, les peintures sur soie, les épices, le thé gagnent l'Europe par les bateaux de la «Compagnie». Ces merveilles débarquent dans les ports de France, de Hollande ou d'Albion et viennent parler aux yeux de l'artiste, à l'escarcelle de l'aventurier, au zèle religieux des Jésuites. On ne connaît pas encore la Chine, mais on la présume pleine de merveilles et peuplée d'atrocités. La «Bibliothèque pour tous» publie des récits illustrés où de bons Pères missionnaires recueillent de petits Chinois, livrés en pâture aux cochons, et Épinal édite l'histoire du mauvais Chinois, fumeur d'opium. L'opium... on en consomme dix fois plus en Chine depuis que l'Angleterre en fait le commerce. L'Empereur Hien-Fong proteste et interdit le trafic. L'Union Jack se rit de l'interdiction, peu lui importe pourvu qu'elle gagne de l'argent et la Chine déclare la guerre à l'Angleterre.

La Chine? qu'est-ce alors? Son régime n'a pas beaucoup changé depuis Confucius. L'Empereur et 50,000 familles de dignitaires lettrés ou militaires régissent ce territoire plus grand que l'Europe et qui compte 300 millions d'habitants. 300 millions d'âmes qui n'ont de commun que la couleur de leur peau et leurs yeux bridés, qui ne pratiquent ni les mêmes langues ni les mêmes religions. La Chine a déclaré la guerre à l'Angleterre, le peuple ne prend pas part à cette querelle, il se bat parce qu'on le lui ordonne et l'Angleterre remporte une victoire aisée qui, par le traité de Nanking (1842), lui livre la ville d'Hong-Kong et l'ouverture de cinq ports de commerce: Canton, Amoy, Fustschai, Ning-Pô et Shanghaï.

La défaite a terni le prestige de l'Empereur mandchou, un descendant des Mings, Ten-Tch fomente une révolte intérieure et acquiert une partie de la noblesse à ses vues. En 1853, ses troupes occupent Canton et pour un certain temps le Céleste Empire est partagé entre deux maîtres. L'Anglais fier de ses premiers succès et le Français désireux de faire de même attendaient impatiemment le premier incident qui leur permit de réclamer de nouveaux privilèges. Le massacre d'un missionnaire autorise les Alliés à entrer en campagne. En 1857, Canton est bombardée. L'Empereur Hien-Fong signe de nouveaux traités ouvrant de nouveaux ports au commerce international et accordant aux «blancs» les avantages de l'extraterritorialité. Les conditions étaient dures et toutes les clauses ne furent point également respectées. L'année suivante, la campagne recommence. Deux ans plus tard, en 1860, Anglais et Français forcent la capitale Pékin et obligent le souverain à de nouvelles capitulations.

Encouragés par les succès faciles des Européens, les Japonais réclament alors le protectorat de la Corée. En 1894, ils entrent en guerre, écrasent les Chinois et obtiennent Formose, les îles des Pêcheurs et la presqu'île du Liao-Toung.

Sur tous les fronts s'amoindrissait le Céleste Empire, les Chinois comprirent qu'il fallait songer à s'unir pour chasser l'étranger. Ce fut le mouvement des Boxers qui débute le 20 juin 1900 par l'assassinat du ministre d'Allemagne le baron v. Ketterer. Sous le commandement du feld-maréchal allemand v. Waldersee et de l'amiral anglais Seymour, les forces de l'Allemagne, de la France, Russie, Japon et Angleterre participent à une action commune et entrent à Pékin. Le nationalisme chinois succombait devant l'impérialisme européen.

Après d'atroces représailles, la Chine dut consentir à reconnaître le droit de commerce des belligérants et, pour excuser le matérialisme de cette condition, à garantir la protection des missionnaires chrétiens.

Sir Edward Hobart Seymour (1840–1929). Er befehligte 1898–1900 das ostasiatische Geschwader während des Boxeraufstandes in China und führte Ende Juni 1900 ein Expeditionskorps aus Truppen des vor Taku liegenden internationalen Geschwaders nach Peking zur Rettung der Gesandtschaften, wobei er Waldersee zuvorkam. Von ihm stammt das während der Boxerunruhe gefallene Wort «The Germans to the front» (Die Deutschen an die Spitze).

Sir Edward Hobart Seymour (1840–1929) amiral de l'escadre anglaise de l'Est de l'Asie (1898–1900), prit la tête en 1900 du corps expéditionnaire qui s'empara du fort Taku. Puis, avec les forces navales internationales, il descendit sur Pékin, dont il s'empara avant Waldersee.

Graf Alfred von Waldersee (1832–1904). Er wurde im Jahre 1900 unter Ernennung zum Generalfeldmarschall Oberkommandeur des internationalen Aufgebotes zur Unterdrückung des Boxeraufstandes. Als die deutschen Truppen nach China abgingen, fiel das berühmte und seither gegen Deutschland gründlich ausgebeutete Wort Kaiser Wilhelms, womit er die deutschen Soldaten aufforderte, die Chinesen mit der Grausamkeit der Hunnen unter Attila zu bestrafen.

Le comte Alfred v. Waldersee (1832–1904), feldmaréchal prussien, commanda les forces internationales chargées de réprimer le soulèvement des Boxers (1900). C'est à l'occasion de l'intervention allemande en Chine que Guillaume II eut ce mot célèbre de cruauté: «Il faut peur les Chinois avec la barbarie des Huns d'Attila».

Eine chinesische Zeichnung, die eine japanisch-chinesische Seeschlacht aus dem Krieg 1894/95 darstellt. Das Bild zeigt die Chinesen als Sieger, stellt also die Tatsache auf den Kopf, da ja in Wirklichkeit die Japaner den Sieg davontrugen.

Un dessin chinois représentant un combat naval de la guerre sino-japonaise de 1894/95. L'artiste a représenté les Chinois comme vainqueurs, ce qui est contraire à la réalité.

Unten:

Weihaiwei gefallen. Der strategisch wichtige Hafen von Weihaiwei an der Nordküste der chinesischen Provinz Schantung wurde Anfang 1895 von 20 000 Japanern unter dem Befehlshaber Oyama angegriffen und erobert. Der Krieg zwischen Japan und China begann um den maßgebenden Einstoß in Korea und endete mit der Abtretung von Formosa, der Halbinsel Liaotung und der Pescadores-Inseln. Das gemeinsame Vorgehen der Mächte zwang dann aber die Japaner, Liaotung und damit Port Arthur aufzugeben. Die Japaner mußten zehn Jahre später noch einmal um diese Gebiete gegen Rußland kämpfen. Bild: Die chinesische Besatzung wird nach der Eroberung der Forts von den Japanern wegbefördert.

En 1894, les Japonais entrent en guerre contre la Chine au sujet de la Corée. En 1895, 20.000 Japonais sous la conduite d'Oyama s'emparent de Weï-Haï-Weï, l'un des meilleurs ports stratégiques de la presqu'île du Chan-Toung. Par le traité qui termina le conflit, les Chinois furent contraints de céder Formose, les îles des Pêcheurs et la presqu'île du Liao-Toung. Quatre ans plus tard (1899), Weï-Haï-Weï était loué à bail amphythéotique par l'Angleterre. Photographie: Après la chute de Weï-Haï-Weï, les soldats japonais désarment les survivants de la garnison chinoise.

Kuo Sung-Tao, der erste Botschafter Chinas an einem christlichen Hofe. Er wurde 1875 als Botschafter nach London entsandt. Vorher hatte sich China geweigert, bleibende Gesandtschaften an den europäischen Höfen einzurichten.

Kuo-Sung-Tao, le premier ambassadeur de Chine accrédité en pays chrétien représenta son pays à Londres dès 1875.

Bezeichnung: «Barbaren». Diese Barbaren waren aber entschlossen, China, das sowohl an Gebiet wie an Bevölkerung größer ist als Europa, in das kapitalistische System zu zwingen. England begann den Angriff im Jahre 1838, als der englisch-chinesische «Opiumkrieg» ausbrach, der 1842 mit dem Vertrag von Nanking endete und demzufolge China die reiche Insel Hongkong den Engländern auslieferte. Schlimmer für das sozial und geistig bis dahin einheitliche China war die Verpflichtung, die Häfen von Canton, Amoy, Futschau, Ningpo

(Fortsetzung Seite 1042)

Hinrichtung eines «Boxers». Chinesen verrichten das grausame Geschäft an ihrem Landsmann vor den Augen europäischer Truppen.

Exécution d'un boxer par ses compatriotes chinois, devant le front des troupes européennes.

Die Schweizerische Landesausstellung von 1883 in Zürich

Eine Jugenderinnerung von G. R. Geiser

Es liegen schon 53 Jahre, ein ganzes Menschenalter zurück, seit ich als handelsbeflissener Lehrbube das Glück hatte, die Landesausstellung in Zürich besuchen zu dürfen. Dieses Ereignis hat bei mir einen unauslöschlichen Eindruck hinterlassen. Mit einigen Freunden besuchte mein Vater im Monat Juni die Landesausstellung, von der zurückgekehrt, er sehr viel Interessantes und Schönes zu berichten wußte. An meinen gierig leuchtenden Augen muß er meinen sehnlichsten Wunsch, die Ausstellung besuchen zu dürfen, abgelesen haben, denn ganz unvermittelt sagte er zu mir: «Gustav, wenn di rächt uffüehrst u dr Herr K. (mein Prinzipal) mit dir z'friede isch, so chast de au für 3 Tag go Züri use.» Nun frage ich, welcher Stift hätte bei der Eröffnung einer so großartigen Perspektive sich nicht zusammengerissen und wenigstens für einige Zeit den Musterjüngling gespielt?

Je nun, ich schien zur gegebenen Zeit als würdig erachtet zu sein, um unter dem Protektorat des Handwerker- und Gewerbevereins von L. die Landesausstellung besuchen zu dürfen. Am Abend vor der Abreise händigte mir mein Erzeuger 7 Fünfliber aus, mit der wohlmeinenden väterlichen Ermahnung, sparsam damit umzugehen. «Du wirst nid alls bruuche, 's isch nume as-de nid i Verlägeheit chunst, we dir öppe-n-öppis Ugrads sötti passiere.» Somit rechnete der gütige Spender, daß ich noch einen ordentlichen Aktivsaldo nach Hause bringen werde. Ich dachte bei mir: he, mir wei de luege, z'erst wei mir jetzt afange uf Züri use.

Am 23. Juni in der Frühe fuhren wir 112 Mann hoch, sogar II. Klasse, mit einem Berner-Extrazug Zürich zu und stärkten uns dort an einem flotten Znüni im alten Du Nord. Dann ging es dem großen Ereignis entgegen. Als «richtig gehender» Dörfler sperrte ich schon beim Anblick des Hauptportals der Ausstellung Maul und Augen auf, auch die Ohren kamen auf ihre Rechnung. All die großartigen Bauten imponierten mir mächtig.

Mein Vater, der mit dem Bitter-Dennler gut befreundet war, hatte uns erzählt, daß dieser einen sehr schönen Pavillon dort habe und daß ein schönes Bärnermeitschi, das Grittli, mit holdestem Lächeln einem den «Bittern» kredenzte. Ich schlich mich darum von der Gesellschaft fort, um ja recht bald das Grittli zu sehen und um ihm, unaufgetragen, vom Vater einen Gruß auszurichten. Ich kam denn auch zu meinem Bittern, mit Syphon sogar, und erhielt ein freundliches Lächeln.

Ich durchstreifte die Ausstellung auf eigene Faust, stund lange Zeit vor automatischen Schraubenmaschinen, der prächtigen Baumwollfontäne der Spinnerei Heinr. Kunz. Ebenso fesselte mich die Schokoladefabrikation von Sprüngli so lange, bis ich ein Mustertäfeli erhielt. Mächtig ergriff mich das Relief vom Bildhauer Vela, «Opfer der Arbeit», in dem ich ein ganz großartiges Kunstwerk sah.

Nach dem Mittagessen, zu dem ich mit einiger Verspätung kam, ging ich nach dem Bahnhof, bestieg dort das Rößlitram und fuhr in die Enge bis ans Endziel. Dort angekommen, blieb ich sitzen, und als mich der Kondukteur fragte: «Wohie fahret-Sie?» antwortete ich: «He, so wyt als-s-goht.» — «Also Tüüfebrunne», sagte der kleine, rundliche Mann. Von dort ging es nochmals zum Stock hinaus und wieder zum Bahnhof zurück, so sehr gefiel mir das Rößlitramfahren. Ich ahnte damals nicht, daß ich 11 Jahre später als Betriebschef, genügend und gratis — elektrisch Tramfahren konnte.

Am Abend zog es mich mit aller Gewalt nach dem Zirkus Rancy, der im Seefeld seine prächtigen Vorstellungen gab. Als ich nach Schluß der Vorstellung, um 10½ Uhr, sehr müde mit meinem Freunde Ruedi den Zirkus verließ, um nach unserem, für den Verein bestimmten Quartier, dem Gasthaus zur Sonne in Unterstraß, zuzustreben, ahnten wir nicht, daß daselbst schon alle Betten besetzt und wir genötigt waren, ein für uns reserviertes Privatlogis aufzusuchen. Wo dieses sei, fragten wir etwas kleinlaut, worauf man uns vertröstete, daß der Portier mit uns kommen werde. Nachdem wir unseren hungerigen Mägen noch etwas an Speis und Trank zugeführt hatten, zogen wir kurz vor Mitternacht von dem brummig unsere Effekten tragenden Portier begleitet, limmattalabwärts.

Die mitternächtliche Wanderung wollte kein Ende nehmen. Ich dachte bei mir, daß Paris an Ausdehnung jedenfalls nicht größer sein könne. Aber schließlich langten wir doch, schweißtriefend, in dem uns zugewiesenen Logis, — der alten Trotte in Höngg, an. Nicht sonderlich war der Wirt über die späten Gäste erfreut und ebenso wenig dürfte es der Portier vom langen Heimweg gewesen sein. Auch Freund Ruedi war nicht gut gestimmt, da ihm kurz nach dem Abmarsch nach Höngg sein Hosenträger hinten riß und er auf dem nächtlichen Tippel genötigt war, die Hose mit den Händen in passender Höhe zu halten.

Anderntags erklärten wir dem Wirte, daß wir diesen Abend keinesfalls nochmals so weit «trotten» wollen. Man sicherte uns dann ein Matratzenlager in der Kegelbahn zu, mit dem wir uns, — faute de mieux, schließlich zufrieden gaben.

Den Sonntag Vormittag brachte ich wiederum in der Ausstellung zu und fuhr am Nachmittag ins Seefeld hinaus, die Kunstausstellung zu besichtigen, die mich ebenfalls sehr beeindruckte. Hernach ließ ich mich im Palmengarten der alten Tonhalle zu einem z'Abig nieder. Bald aber zog es mich gewaltig nochmals nach dem Zirkus hin, woselbst ich einige von meinen Reisekameraden traf. Am andern Morgen fand ich es für dringend notwendig, eine Revision meiner Reisekasse vorzunehmen. Zu diesem Zwecke mußte ich außer dem Geldtäschli (eine Brieftasche kam nicht in Frage) sämtliche Säcke und Taschen meines Habits nach verschobenen Batzen untersuchen. Das Ergebnis war nicht gerade erfreulich. Bei Anwendung der mir speziell anempfohlenen Sparsamkeit konnte ich die Ausstellung nochmals besuchen und mit einer gewissen Erleichterung die Heimreise antreten. Nach meiner begeisterten Rückkehr wollte mein Vater wissen, wieviel Geld ich ihm zurückbrächte. Etwas beklommen gab ich ihm die Antwort: «He, alls ha-n-ig nit bruucht, es si gäng no feuf Batze do», und streckte ihm etwas zaghaft einen silbernen «Füfzger» entgegen, auf dessen Rückgabe er großmütig verzichtete, jedoch wissen wollte, was ich mit dem vielen Geld eigentlich angefangen habe. Aus der in meinem Notizbüchli enthaltenen Aufstellung über Einnahmen und Ausgaben figurierte unter letzteren ein ordentlicher Posten «Diverses», und die Bilanz ergab richtig einen Aktivsaldo von 50 Rappen. Vielleicht wäre manches einzusparen gewesen, doch hätte dann die Ausstellungsreise entschieden an Reiz verloren.

Der chinesische Kuchen

Fortsetzung von Seite 1038

und Schanghai für den Handel und für die Niederlassung britischer Bürger freizugeben, zumal der siegestrunkene Kapitalismus den Vertrag von Nanking als den Anfang vom Ende Chinas aufgefaßt hat. Die Vereinigten Staaten von Nordamerika, Frankreich und sogar Belgien und Schweden verstanden es binnen weniger Jahre, ähnliche Konzessionen wie die Engländer zu erzwingen.

England und Frankreich als Wortführer des kapitalistischen Imperialismus warteten von 1842 an mit Ungeduld auf eine Gelegenheit, die Bresche, die in das chinesische Verteidigungssystem geschlagen war, zu verbreitern. Eine solche Gelegenheit ergab sich am 8. Oktober 1856, als die Chinesen eines ihrer Schiffe, das unter britischer Flagge segelte, «aufbrachten». Vorher war gerade ein französischer Missionar hingerichtet worden, und dieser in China banale Fall diente den Franzosen als willkommener Anlaß, an einem gemeinsamen Feldzug gegen die Chinesen teilzunehmen. 1860 nahmen die Alliierten Peking, und der dort geschlossene Vertrag sicherte den Fremden Bewegungsfreiheit im Innern des Landes zu und garantierte den Missionären freie Betätigung. Auch wurden zahlreiche weitere Häfen dem internationalen Verkehr geöffnet und der bereits 1842 geschaffene Begriff der «Exterritorialität» wesentlich erweitert.

Nunmehr bestand in den Ländern der weißen Rasse kein Zweifel mehr darüber, daß der Augenblick der Aufteilung des «chinesischen Kuchens» gekommen sei. China lag am Boden und sowohl England und Frankreich, wie die herangeeilten U. S. A. und Rußland nahmen sich alles, was sie wollten.

Die Schläge, die China erlitten hatte, trafen zunächst die Mandschu-Dynastie am empfindlichsten. Die Krise der Dynastie konnte aber diesmal nicht mehr auf die dünne oberste Schicht lokalisiert werden. Durch die Breschen, die die militärischen Expeditionen geschlagen haben, drangen die einander befehdenden, zersetzenden Ideen der weißen Rasse ein. Der Kampf zwischen Wissenschaft und Religion, der damals im Westen Europas ausgetragen wurde, wühlte auch die Intelligenz Chinas auf, und die kapitalistischen Wirtschaftsformen, die mit den fremden Eroberern in einzelne Teile Chinas einzogen, wirkten sich ebenfalls zersetzend aus. Jäh, ohne jeden Uebergang, löste sich sowohl das Jahrtausende alte Zunftsystem, wie das seit undenklichen Zeiten bestehende Patriarchat auf. Ein chinesisches Proletariat entstand, und auf der anderen Seite zog mit den chinesischen Unternehmern der kapitalistische Individualismus ein und ging daran, mit dem Kult der Familie aufzuräumen.

Fast unberührt von dieser — chinesisch-städtischen — Entwicklung blieben während langer Jahre die landwirtschaftlichen Massen Chinas, die «Bauern der 40 Jahrhunderte». Bei ihnen herrscht immer noch der Ahnenkult und das Patriarchat. Demgemäß geht auf dem Lande die Vermehrung der Bevölkerung in derselben Schnelligkeit weiter, die die soziale Ethik des Patriarchats seit jeher vorschrieb. Die wirtschaftlichen und politischen Widersprüche, unter denen ganz China leidet, wirkt sich indessen auch auf die vielen hundert Millionen Bauern aus, und eine schwere Agrarkrise wurde heraufbeschworen, die um so unerträglicher ward, je mehr der Prozeß der Aufteilung der bäuerlichen Besitze unter die Söhne der «Patriarchen» fortschritt. Die Armut wuchs und trieb viele Existenzen dem Banditismus in die Arme, und so entstand ein Reservoir, aus dem die berüchtigten «chinesischen Generäle» das Menschenmaterial für ihre Söldnerheere schöpfen konnten.

Während das bäuerliche China an den Umwälzungen nur passiv und als Lieferant von Kanonenfutter teilnahm, haben das Bürgertum und die gebildeten Schichten bereits in den Achtzigerjahren versucht, eine neue geistige Verteidigungslinie auszubauen. Auf den Trümmern des Patriarchats entstand in den Städten ein fortschrittlicher chinesischer Nationalismus. Anstatt sich aber — wie dies der Mikado tat — an die Spitze des Fortschritts zu stellen, entschloß sich die Kaiserinmutter Tschu-Tsehi-Schi im Jahre 1898, die vom Kaiser eingeleitete Reformbewegung zu zerschlagen, den Kaiser zu internieren, die Träger der Reformbewegung köpfen zu lassen und den übelsten Despotismus einzuführen.

Die erstarkenden Japaner versuchten als erste, den chinesischen Kuchen anzuschneiden und Korea als Einflußsphäre zu gewinnen. Ueber dem Widerstand der Chinesen brach 1894 der offene Krieg aus, in dem Japan eine überraschende Schlagkraft zeigte. Da hielt es Europa, von den Chinesen um Vermittlung ersucht, doch für geboten, den völligen Zerfall des Reiches zu verhindern und dafür zu sorgen, daß Japan, das als «Gelbe Gefahr» neben dem «chinesischen Kuchen» auftauchte, nicht einen zu großen Bissen von demselben wegschnappe.

In China erstarkte infolge der Niederlagen während dieses Krieges und des Staatsstreiches von 1898 die nationalistische Bewegung. Von reaktionären Elementen wurde sie zu einer fanatischen Fremdenfeindlichkeit gesteigert.

Träger und fanatische Schürer dieses Fremdenhasses waren die Boxer, so genannt auf Grund einer fehlerhaften Uebersetzung ihres chinesischen Namens «Fäuste der Gerechten Harmonie». Die Kaiserin, der eigentlich jeder chinesische Nationalismus ein Greuel sein mußte, da sie selber eine Mandschu, eine «Fremde» war, glaubte, keinen anderen Weg zur Rettung mehr offen zu haben und entschloß sich, die Boxer, die sie kurz vorher noch mit Verboten verfolgt hatte, offen zu unterstützen.

Ein Jahr nach dem Staatsstreich von 1898 begannen die Boxer die chinesischen Christen zu verfolgen. Ende des Jahres ermordeten sie einen englischen Missionär. Die europäischen Mächte suchten sich inzwischen über die zu erfassende Maßnahme einig zu werden sowie über das Wie der Aufteilung des «chinesischen Kuchens». Eine intereuropäische Armee wurde nach China gesandt. Am 12. Juni 1900 begannen ernstliche Ueberfälle auf christliche Chinesen. Am 20. Juni wurde der deutsche Gesandte Ketteler auf dem Wege zum chinesischen Außenamt, wo er gegen die Vorgänge protestieren wollte, ermordet. Dies war die Antwort auf die Einnahme des Forts Taku durch internationale Truppen. In Peking selbst begann die Umzingelung und die Belagerung des Gesandtschaftsviertels, die bis zum 14. August dauerte. An diesem Tage wurde Peking von den internationalen Truppen genommen. Der Hof floh nach Schianfu. Die Sieger konnten sich nicht bis zum Herbst 1901 über die zu diktierenden Friedensbedingungen einigen. Schließlich konnte das Friedensprotokoll unterzeichnet werden und China schien am Ende seiner staatlichen Existenz.

Die scheinbare Dekadenz Chinas dauert bis in unsere Tage fort. Die wirkliche Lage Chinas ist aber eine ganz andere als die, die der oberflächliche Beobachter sieht. China ist eine Nation im Werden. Wird einmal der Prozeß der Entwicklung Chinas vom Volk zur Nation beendet sein, dann werden die Chinesen nicht nur die stärkste Rasse, sondern auch die stärkste Nation der Welt sein. Die größten Gefahren, die China bedroht haben, sind vorüber, besonders seitdem die Vorgänge vor, während und nach dem Weltkriege bewiesen haben, daß die Spannungen unter den kapitalistischen Mächten viel zu groß sind, als daß die eine der andern ein größeres Stück des «chinesischen Kuchens» gönnen möchte. Die Eifersucht der eroberungslustigen Staaten bewahrt China vor dem Untergang.